

OLIVIER PY

# Siegfried, nocturne

NOUVELLE

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*



*Les yeux écarquillés, l'ange de l'Histoire ne voit qu'une seule et unique catastrophe qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus le refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.*

WALTER BENJAMIN



**J**E VEUX REVOIR le fleuve...  
Le fleuve qui a charrié l'espoir de la nation,  
le fleuve qui a porté mon corps dans les jours  
de lumière, le fleuve qui m'emportait et je  
volais au travers des apparences, le fleuve  
qui aujourd'hui charrie les cadavres et les  
machines mortes, les poutres et les colom-  
bages, les affiches rouge et noir, de faux chars  
d'assaut pour tromper l'ennemi, et les char-  
pentes des églises, et les violoncelles, avec les  
jambes de bois de la dernière guerre.

Je veux revoir le fleuve, celui qui donnait  
son or aux promesses de temps meilleurs.

Je veux entendre son murmure avec le  
soir des forêts, la langue infiniment dérou-  
lée, les poèmes et les discours, au fil de l'eau,  
froissant les branches du saule des roman-  
tiques.

Je veux revoir le fleuve, le grand fleuve auquel j'appartiens, mémoire vivante, comme un défi au ciel, plus grand que les révolutions, plus rapide que les prophéties, la mesure même de l'éternel désir, accompli dans l'accouplement de mon peuple et de son histoire.

L'orgueil qui le comparait au Gange et à l'énormité du Styx lui avait donné l'ampleur et la profondeur des mythes.

Je veux voir le fleuve qui charrie aujourd'hui la boue rampante de la destruction des villes hautes, et le sang des routes avec l'abjection et l'ordure mêlées aux corps des officiers en costume d'apparat.

Je veux voir les cadavres descendre le fleuve, comme moi, je descendais le fleuve sur ma barque rouge, laissant ma main sous l'eau pour laver l'épée qui a vaincu la bête.

Je veux connaître encore le fleuve où flottent les cadavres coupables que les chiens sur les berges accablent de leurs aboiements.

Avec les cadavres des soldats et les cadavres des mères, les cadavres et les bannières de l'empire, le reflet du ciel noir et la maquette

des villes blanches que le pouvoir vénérât,  
avec les fusils à crosses verdies, avec les couronnes de bois doré pour les sculptures de stuc de l'Opéra nouveau, le modèle ébréché d'une statue de muse coule dans l'eau obscure.

Le reflet anthracite du ciel dévore en silence les dépouilles opimes et les décorations du règne, lentement, patiemment, dans l'agonie des signes.

Je veux revoir le fleuve, et l'interroger ;  
puisqu'il a les réponses et que le héros mort plusieurs fois avance en aveugle dans le chaos des villes défaites.

Je veux revoir le fleuve, le fleuve qui est en moi avec l'espoir vivant de la métaphysique.

Le fleuve qui portait le fardeau du monde, le fleuve à l'incroyable promesse.

Le fleuve où l'aventure industrielle s'est rêvée en religion du demain.

Je veux revoir le fleuve, je suis son fils, son amant et son cauchemar.

Je veux qu'il dévore mon corps de statue spartiate et le compare aux charognes errantes, je veux ma tête dans les algues visqueuses,

mon cœur ralenti par le froid, et mes bras perdus dans les étincelles de métal et les reflets du ciel obscur.

Peu importe l'or du fleuve, ce n'est pas ce que je veux, je veux les réponses.

Mais comment retrouver ses rives ?

C'est vrai je suis perdu dans le labyrinthe de la ville détruite ; je suis déjà passé sur cette place, j'ai déjà croisé cet homme qui porte sa mère dans une brouette, eux aussi tournent en rond et cherchent l'issue.

Ils comprennent qu'il n'y a pas d'issue et la vieille femme fait un geste vague que le fils refuse d'interpréter.

J'ai déjà vu le squelette splendide de cette locomotive retournée vers le ciel ; noire, suante de graisse et de suie, elle a continué sa course hors des rails et elle a accédé à une liberté effrénée, pour quelques secondes, l'apothéose de la machine.

J'ai marché, j'ai cherché un repère, j'ai tracé au sol des signes pour ne pas revenir sur mes pas, mais je suis trop fatigué pour les reconnaître ou bien la terre qui tremble au passage des chars brouille mes écritures.



Comment retrouver les berges dans ce désordre de machines brûlées, dans cette convulsion de toute la grande machinerie de guerre, comment retrouver le chemin du fleuve, maintenant que le ciel regarde la terre avec effroi ?

Le ciel regarde la terre avec effroi, et ne reconnaît rien, ainsi va l'effroi qui vient des choses sans nom.

Les choses défigurées, les choses brûlées ont rendu innommable l'inventaire le plus matériel.

Une pancarte est peut-être une lame de parquet, une lampe de rue est peut-être une roue de charrette, et ces immondices enroulées sont peut-être des instruments de musique.

Les habits déchirés, un chien dévoré de vermine, du fil de fer dans les roues d'un char... et de même les rues, les avenues, les artères de la ville, on les confondrait aisément avec les méandres de sa mémoire et le paysage de l'inquiétude.

Le paysage intérieur aussi est un labyrinthe de choses oubliées et sans nom, et c'est pour cela que je lui imagine la frontière du fleuve, un fleuve intérieur dans l'enfer d'une ville intérieure.